Hiver dans les hauts villages

Autor(en): **P.B.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **SVZ Revue : offizielle Reisezeitschrift der Schweiz. Verkehrszentrale, der Schweiz. Bundesbahnen, Privatbahnen ... [et al.] = Revue ONST : revue de l'Office National Suisse du Tourisme, des Chemins de Fer Fédéraux, Chemins de Fer Privé … [et al.]**

Band (Jahr): **- (1934)**

Heft 12

PDF erstellt am: **06.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-772929

Nutzungsbedingungen

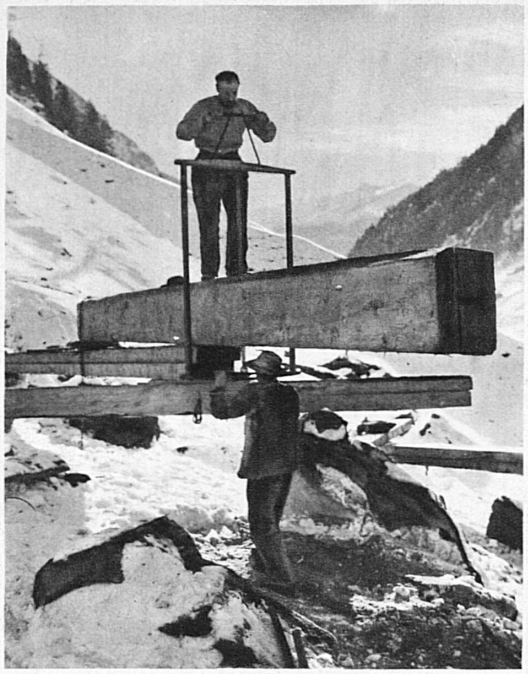
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

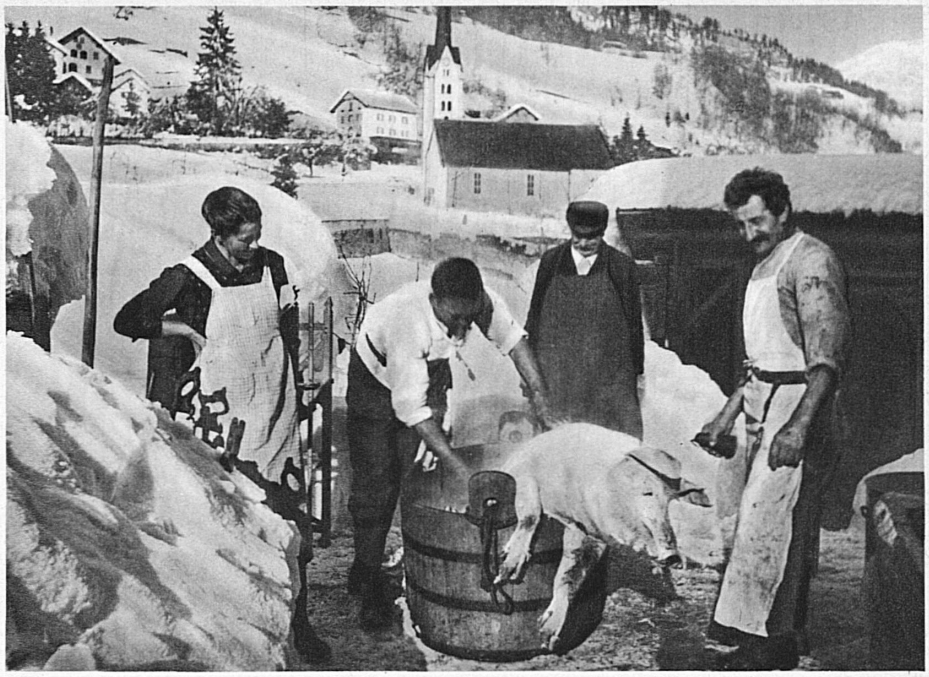
Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch



Les scieurs de long (Lœtschental)



On fait boucherie, à Seewis

HIVER DANS LES HAUTS VILLAGES

L'alpicole, lui, vaque au train des jours et aux rites de l'hiver sans s'émouvoir autrement des messieurs-dames en sweaters bariolés qui hachurent ses pâturages. « Cette jeunesse! » dit-il en gros, en suivant de loin leurs ébats, de sa porte basse, entre deux « gouvernes ». Il a, lui, de la besogne à revendre, le bois, le fourrage, les bêtes, le lait, la maison, la commune et l'église. Ce n'est pas comme chez ceux « des bas », qui ont le bétail, le fourrage et la famille bien rassemblés dans de grosses fermes de pierre. Son fourrage à lui est aux quatre vents, dispersé à travers la montagne dans ses « mazots », ces greniers minuscules montés sur quatre jambages en champignon sur leur mur de base, qu'on trouve partout, crânement fichés sur l'oblique de la pente; ou bien, quand c'est du foin de roche, moulé en meules tout là-haut dans les dernières fanes où l'on ne peut faucher qu'à la corde. La neige offre le moyen de transport, mais encore faut-il y monter. Vous les voyez de loin grimper aux pentes, trois ou quatre hommes, la neige jusqu'au genou, et coiffés de leur petit traîneau à cornes, puis redescendre à fond de train par le plus court, l'homme couché entre les cornes, une énorme pelote de foin par derrière. Ou bien c'est le bois qu'ils vont abattre aux limites des arbres entre les cascades gelées, et ces longs cris des hommes échelonnés le long du chable où la bille dévale en tonnerre. Au pied du chable, les longues scies le débitent, puis l'on charge les branches sur le traîneau à cornes, les billes traînant par derrière pour faire frein, et en route au train d'enfer par des pistes tortueuses qui rappellent les runs de St-Moritz. Ou bien c'est toute la maisonnée qui « remue », le foin du bas étant mangé, pour « manger le foin » aux mayens, le mulet devant, portant la femme et le berceau, et le troupeau peinant dans la haute neige en file indienne. Sous le soleil olympien des jours calmes, tout va bien, et les mayens alignés là-haut sur les balcons étincelants, clignant de leurs petites fenêtres, donnent l'image même du bonheur. Mais viennent les semaines de bourrasques ou de fœhn, où l'on dirait toute la montagne maudite; alors la petite lampe à beurre reste longtemps allumée derrière les petites fenêtres clouées, comme une prière chétive contre la catastrophe et la peur. C'est alors que la légende remonte des profondeurs du temps et de la nuit, que les âmes sans repos s'en viennent en gémissant des tombeaux du glacier par le Bisse des trépassés de Baldschieder, que le sort tombe sur les bêtes, et qu'on rouvre en secret le cahier des vieilles pratiques pour conjurer les maux, qu'on coupe les oignons à la St-Silvestre pour lire les « chances » de l'année nouvelle, que les filles lancent de petits brûlots en coquille de noix sur une assiette d'eau pour connaître le nom du gars qui les déliera de l'état de fille. Perdu dans son arche de bois au milieu des neiges inhumaines, l'alpicole connaît l'envers pathétique de l'hiver en montagne, dont nous ne connaissons, nous ses hôtes, que la face jeux et plaisirs. Il n'y a pas longtemps qu'à Bagne, dans certains recoins isolés, la neige et le gel empêchant tout, l'on devait laisser ses pauvres morts sur le toit du chalet en attendant la saison du dégel. La mort et la peur rôdent, la vieille peur humaine qui, au tournant de l'an, se prend involontairement à douter du retour du soleil, et qui inventa, pour s'étourdir et rompre les mauvais sortilèges, ces rites du **Samichlaus,** ces galopades de masques dans les ruelles, **Röllibutzi** de Wallenstadt, **Wildi Mannli, Chläuse** de Kaltbrunn, ces terrifiants **Tschägetten** du Lœtschental ou ces **Hudelweiber** de Flums, auprès desquels les masques calédoniens semblent de pâles plaisanteries. P. B.

Transport de foin

Phot.: Meerkämper, Nyffeler, Rüedi